



HAL
open science

Géographie culturelle du mésolithique récent/final dans le sud de la France

Nicolas Valdeyron

► **To cite this version:**

Nicolas Valdeyron. Géographie culturelle du mésolithique récent/final dans le sud de la France. Géographie culturelle du Mésolithique récent/final dans le Sud-Ouest de la France, Nov 1998, Toulouse, France. pp. 23-34, 1 fig. hal-00499593

HAL Id: hal-00499593

<https://hal.science/hal-00499593>

Submitted on 10 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Géographie culturelle du Mésolithique récent/final dans le sud-ouest de la France

Nicolas VALDEYRON

Résumé : Après un commentaire critique des différents scénarios concernant la fin du Mésolithique dans le sud-ouest de la France, cette communication présente les industries recueillies dans le gisement des Escabasses (Thémines, Lot). Celles-ci pourraient témoigner de la perdurance de la tradition sauveterrienne jusqu'à l'avènement du Néolithique ancien.

Abstract : After a critical commentary of the different scenarios concerning the late Mesolithic period in south-western France, this article presents industries collected on the site of les Escabasses (Thémines, Lot). These could testify the lingering on of the Sauveterrian tradition until the advent of the early Neolithic.

Mots-clés : Mésolithique récent, Mésolithique final, Sauveterrien à trapèzes, cycle Roucadourien.

Key words : recent Mesolithic, final Mesolithic, Roucadourian cycle, Sauveterrian with trapèzes.

1. Introduction

La question du rapport à l'Espace, telle qu'elle a été retenue comme thème fédérateur des III^e Rencontres méridionales de Préhistoire récente, suggère au moins deux approches possibles, différentes par l'échelle de perception qu'elles supposent et la nature des éléments qu'elles considèrent, mais au final bien évidemment complémentaires.

La première, la plus classique, intègre cette notion du rapport à l'Espace sous l'angle de la Géographie et de l'Histoire culturelle des groupes humains préhistoriques, dans la lignée des travaux développés, pour le Mésolithique, par J.-G. Rozoy.

La seconde, plus novatrice, aborde cette notion par le biais de la gestion du Milieu, appréhendée au travers de l'économie des ressources minérales, végétales et animales d'un territoire de parcours exploité selon des déplacements que l'on imagine saisonniers.

Le plein développement de cette seconde voie de recherche, qui échappe aux compétences du seul archéo-

logue, suppose cependant que soient déjà parfaitement fixés les cadres chronologiques et culturels, à la définition desquels s'attache, justement, la première approche. Ce préalable nécessaire explique la place considérable historiquement dévolue aux études portant sur la culture matérielle et, corrélativement, celle nettement plus réduite accordée aux autres domaines. Compte tenu de l'état peu avancé des connaissances concernant la fin du Mésolithique dans le sud-ouest de la France, il explique également le choix que nous avons fait d'aborder exclusivement, dans cette communication, les problèmes de structuration culturelle des groupes humains présents dans ce secteur et durant cette période, délaissant, au moins temporairement, des voies de recherche que nous savons pourtant fécondes.

Cette communication s'articule autour de la double présentation des scénarios développés, successivement ou simultanément, par les divers chercheurs et des gisements, ou groupes de gisements, attachés à ces mêmes modèles. Pour rendre compte au mieux de l'évolution des pensées, liée au renouvellement de la documentation ou, parfois, à la relecture d'une documentation ancienne, elle s'ordonne chronologiquement.

2. L'ambiguïté du premier modèle : le Tardenoisien I, II et III

Succédant aux travaux de portée plus générale d'Octobon (Octobon 1921 et 1926), les premières contributions se rapportant spécifiquement au domaine étudié font suite aux fouilles par L. Coulonges des gisements éponymes de Sauveterre (Lot-et-Garonne) et à l'exploitation, par R. Lacam et A. Niederlender, du gisement du Cuzoul de Gramat (Lot).

C'est à L. Coulonges (L. Coulonges 1935) que l'on doit l'insertion de ces industries de la fin du Mésolithique dans la mouvance tardenoisienne et leur séquençage en trois phases successives (Tardenoisien I, II et III), reposant essentiellement sur les séries lithiques du Martinet et, secondairement, sur celles du Roc Allan. Tels que définis par L. Coulonges, le Tardenoisien I et le Tardenoisien II, par ailleurs très proches, se distinguent cependant par l'évolution, dans le Tardenoisien II, "*des pointes barbelures*", évolution qui se manifeste "*par l'exagération de la troncature du trapèze, dans sa partie gauche, amenant un léger cran à la base*" (L. Coulonges 1935 : 24). C'est donc l'apparition, ou le développement, du trapèze du Martinet, qui différencie les deux ensembles. Le Tardenoisien III, qui associe outillage lithique et céramique, enregistre une nouvelle évolution, marquée pour l'auteur par la transformation de formes présentes dans les niveaux sous-jacents, notamment la "*pointe à barbelure*" qui "*continue son évolution par des retouches sur les faces, vers la pointe à tranchant transversal et à pédoncule court, puis plus allongé*" (ibid. : 30).

Ici, c'est donc l'avènement des flèches de Montclus (déjà présentes en fait dans les niveaux Tardenoisien II) qui est souligné, selon une logique phylétique qui nous semble, au passage, très contestable. D'autres types entrent en scène, appartenant pour certains à la panoplie classique des armatures de la fin du Mésolithique (trapèzes asymétriques, et pointes triangulaires), mais mêlés à des pièces nettement plus évoluées suggérant fortement l'existence de mélanges avec des ensembles que l'on rapporterait, aujourd'hui, à la fin du Néolithique.

Pour L. Coulonges, ces industries "*tardenoisiennes*" forment un tout dont la séquence du Martinet permet de suivre l'évolution, depuis une phase initiale Tardenoisien I, culturellement déconnectée du Sauveterrien sous-jacent mais encore mésolithique, jusqu'à une phase ultime Tardenoisien III, pleinement néolithique et dont la position supposée "*avoisine l'Énéolithique*". Sans entrer dans le détail d'une argumentation qui sera longuement exposée plus en avant, soulignons dès maintenant notre position très en retrait par rapport au modèle proposé par

L. Coulonges, notamment en ce qui concerne la rupture brutale par rapport à la tradition sauveterrienne, dont la perception nous semble faussée du fait notamment de l'absence de tamisage.

C'est à une vision sensiblement différente, bien que souvent présentée comme similaire parce qu'elle utilise la terminologie introduite par L. Coulonges, qu'aboutissent R. Lacam et A. Niederlender après l'étude du gisement du Cuzoul de Gramat (Lacam, Niederlender, Valois 1944). S'il reprend le découpage en Tardenoisien I, II et III, le modèle proposé inscrit en effet résolument les industries du Mésolithique récent/final dans le prolongement de la tradition sauveterrienne à laquelle les auteurs rapportent, à tort en partie d'ailleurs, les industries recueillies dans le niveau I de base. Si ce niveau I présente bien, d'après l'excellente monographie produite en 1944, des assemblages sauveterriens, ceux-là sont cependant manifestement mélangés avec des pièces plus anciennes, appartenant à une occupation azilienne qui n'a pas été formellement reconnue. La présence d'une occupation sauveterrienne à la base des ensembles "*tardenoisien*s" reste cependant difficilement contestable.

Les niveaux II et III, rapportés au Tardenoisien I, se caractérisent, d'après les auteurs et les illustrations fournies (les collections originales ont disparu), par la présence conjointe de pièces marquant la permanence de la tradition sauveterrienne (lamelles étroites à bord abattu et triangles scalènes) et d'éléments nouveaux, trapèzes asymétriques sans retouche rasante d'abord seuls attestés, puis trapèzes du Martinet, qui apparaissent seulement dans le niveau III. Les niveaux IV et V, qui documentent le Tardenoisien II, maintiennent, en les accentuant, les tendances reconnues dans les ensembles sous-jacents : on trouve encore quelques triangles et des lamelles à bord abattu, mais la composante évoluée, toujours représentée par des trapèzes asymétriques et du Martinet, est renforcée par l'apparition de pièces nouvelles résultant probablement de l'évolution des trapèzes, comme les fameuses "*pointes bâtardes*", parfois présentées comme étant proches des pointes de Gazel mais dont elles se distinguent cependant, de notre point de vue, par le caractère réellement peu fréquent d'une retouche (peu) envahissante partant d'une troncature d'ailleurs pas toujours rectiligne. Dans le niveau V, rapporté au Tardenoisien II évolué, les flèches de Montclus font leur apparition, alors que les triangles disparaissent. Le Tardenoisien III est représenté par le niveau Cuzoul VI, qui marque la fin de la séquence mésolithique dans le gisement. Les trapèzes du Martinet disparaissent, alors que les pointes bâtardes et les flèches de Montclus voient leur représentation augmenter très sensiblement. Les microburins, ainsi que l'outillage sur lame, à coches ou à retouches irrégulières, présents depuis le niveau II, sont toujours attestés. L'absence de céramique et d'éléments suggérant le passage à une

économie de production les incite à placer encore ce Tardenoisien III du Cuzoul dans le Mésolithique. Le niveau VII en revanche, dans lequel ont été retrouvées des pointes de flèches à pédoncule et ailerons (mais pas d'armatures mésolithiques) et de la céramique, est considéré comme pleinement néolithique.

Après avoir replacé le gisement dans le contexte quercinois, les auteurs proposent une très intéressante mise en parallèle avec le gisement du Martinet. S'ils n'arrivent pas à s'affranchir totalement du modèle élaboré par L. Coulonges, notamment en ce qui concerne l'inscription, à laquelle ils souscrivent même s'ils ne la retrouvent pas au Cuzoul, du terme de la séquence mésolithique très en avant dans le Néolithique (d'où l'appellation de Tardenoisien III évolué proposée pour le niveau V du Martinet), ils adoptent une position de réserve prudente, mais critique. Ils relèvent tout d'abord la remarquable similitude d'ensemble des deux séries, qui leur paraît suffisamment établie pour envisager, avec quelle modernité, une fréquentation des deux gisements par les mêmes groupes lors de déplacements saisonniers (!) : "*pourquoi le Martinet n'aurait-il pas été, à l'époque tardenoisienne, le but des habitants du Cuzoul aux moments des migrations forcées, des périodes d'abandon de l'abri, auxquelles correspondent les strates plus ou moins épaisses et stériles séparant les niveaux du Cuzoul ?*" (Lacam, Niederlender, Valois 1944 : 47). Ils comparent ensuite les deux gisements et proposent une vision synthétique qui fait alterner, à l'intérieur d'une séquence globale et sur la base d'une vision évolutive du matériel, les différents niveaux replacés dans une chronologie relative. Dans cette perspective, ils refusent de couper les ensembles "*tardenoisien*" du substrat sauveterrien auquel ils rattachent le Tardenoisien I du niveau II du Cuzoul ("*notre conclusion est donc opposée point par point à celle de M. Coulonges*" : 45). Et, s'ils soulignent "*qu'apparaissent dans le niveau VI du Cuzoul des pièces d'allure néolithique*", qui traduisent certainement des mélanges ponctuels avec le niveau sus-jacent, ils notent cependant que "*le niveau VI du Cuzoul n'a pas encore, comme le niveau V du Martinet, les pointes de flèches à pédoncule, les formes en hameçons, la poterie et les sculptures (?)*" (p. 46). Concernant les flèches à pédoncule et ailerons, sur la présence desquelles notamment repose l'idée d'un Tardenoisien III évolué pleinement néolithique tel qu'il est présenté au Martinet par L. Coulonges, les auteurs remarquent cependant qu'elles "*sont du même type que celles des sépultures des Ages du bronze et du fer ou des habitats de ces périodes*". Au lieu d'envisager pour ces pièces une possible intrusion, position qui les aurait amené à remettre en cause la vision défendue par le fouilleur de Sauveterre mais qui aurait été parfaitement en concordance avec leurs propres observations, ils soulignent le "*caractère profondément évolué du niveau V du Martinet*" (p. 46). On peut penser ici que l'autorité incon-

testée dont jouit L. Coulonges les a empêchés de franchir un cap dont ils n'étaient, pourtant, pas très éloignés. En inscrivant les séries du gisement du Cuzoul dans la perspective d'une évolution continue depuis le Sauveterrien (*Partant d'un faciès paléolithique, on arrive insensiblement au faciès néolithique sans qu'aucune solution de continuité vienne couper cette progression*" : 37), ils introduisent malgré tout une nuance de taille et proposent, sans peut-être en avoir conscience, le premier scénario alternatif au modèle de L. Coulonges.

Quel crédit faut-il accorder au séquençage restitué par les fouilleurs du Cuzoul ? Tout dépend en fait de la façon dont on accepte de juger des travaux réalisés il y a plus de cinquante ans, selon des méthodes de fouille dont on sait bien qu'elles n'ont pas pu garantir ni l'intégrité ni la fiabilité totales de séries par ailleurs dispersées ou perdues. On peut rejeter sans appel ces ensembles, mais l'on se priverait alors d'une base de réflexion aujourd'hui encore sans équivalent. On peut également les apprécier comme un tout, en leur accordant donc une valeur indicative globale, mais en refusant d'admettre comme significative l'évolution interne qu'ils pourraient traduire, en considérant par exemple que les divers niveaux successifs sont mélangés et qu'ils ne forment, en fait, qu'une succession de palimpsestes trompeurs. Position soutenable au Martinet, mais qui se heurte au Cuzoul à l'interstratification des horizons archéologiques avec des niveaux "*stériles*" bien identifiés par les auteurs. On peut enfin, et c'est notre position, sans nier le caractère partiel d'une documentation vraisemblablement triée et insuffisamment tamisée, et en excluant les pièces plus récentes, admettre comme possible le découpage ainsi présenté, en reconnaissant que "*l'évolution des armatures telle qu'elle est décrite au Martinet par L. Coulonges ou au Cuzoul par R. Lacam et A. Niederlender correspond, d'un point de vue très général, à ce que l'on peut en attendre, à la lumière de travaux plus récents*" (Marchand 1997).

Il faut attendre ensuite les années 70 pour que la question rebondisse. Sensiblement au même moment, sont alors proposés différents schémas d'organisation, de portée plus ou moins générale, ou à vocation plus ponctuelle, souvent parfaitement compatibles entre eux mais s'opposant, parfois, de façon radicale.

3. Le Sauveterrien à trapèzes

Le premier gisement renouvelant la question est celui de la grotte de Rouffignac en Dordogne, fouillé par C. Barrière de 1957 à 1962. Le gisement offre une séquence mésolithique longue s'étalant depuis le Mésolithique ancien (couche 5) jusqu'au Mésolithique final/Néolithique ancien (C. 3 et C. 2). La couche 3, dont

l'intégrité, de l'avis même de l'auteur, n'est pas totalement assurée, a été datée de 6400 ± 40 BP (Grn-5515). Elle livre une industrie peu abondante, marquée par la présence simultanée d'une part de triangles, de lamelles étroites à bord abattu, de pointes de Sauveterre et de pointes à base retouchée et, d'autre part, de trapèzes symétriques ou asymétriques à retouches abruptes, de trapèzes du Martinet et de lames à retouches Montbani. Claude Barrière montre l'absence de rupture à la fois technologique (maintien des styles de débitage type Coincy et Rouffignac, à peine améliorés au sommet de la séquence) et typologique (maintien d'une partie de la panoplie des armatures attestées dans les niveaux sous-jacents) entre les divers niveaux de la séquence mésolithique alors perçue comme un *continuum* culturel : "on est bien obligé de reconnaître qu'il n'y a pas de rupture culturelle entre les deux séquences : débitage et outillage conservent d'étroites similitudes" (Barrière 1973 : 39). Arguant de cette continuité, le fouilleur s'interroge sur la pertinence de l'utilisation du terme de Tardenoisien, héritée des travaux de L. Coulonges, terme qu'il lui semblerait logique de cantonner strictement aux secteurs du Bassin parisien où cette culture a été initialement reconnue. C. Barrière préfère cependant adopter une position attentiste, laissant à J.-G. Rozoy, à qui il a eu l'élégance de confier les séries pourtant en cours de publication, le soin de trancher. Reprenant l'étude du matériel, J.-G. Rozoy propose alors, dans sa magistrale synthèse sur "Les derniers chasseurs" (Rozoy 1978), d'employer le terme de "Sauveterrien à trapèzes" pour qualifier les séries de la couche 3, inscrivant donc résolument ces industries dans la tradition sauveterrienne.

4. Le composant «K»

C'est une position sensiblement similaire, ou en tout cas absolument pas antinomique, que l'on retrouve dans les travaux de S.-K. Kozłowski (Kozłowski 1973, 1976, 1980), ainsi que dans les études se plaçant résolument dans leur prolongement. Diversement interprétée en raison de son caractère général, la théorie des composants "S" et "K" repose sur l'identification de phénomènes interculturels qui se seraient manifestés en Europe occidentale à deux reprises durant le Mésolithique et qui traduiraient l'existence, à un certain degré d'analyse, de deux entités culturelles supérieures successives, le Sauveterrien et le Castelnozien. Le composant "K", qui apparaîtrait sous sa forme la plus pure dans le Castelnozien s.s mais qui connaîtrait une phase secondaire d'expansion périphérique marquée par la diffusion de tout ou partie des éléments qui le constituent, possède les caractéristiques suivantes : lames retouchées du type Montbani, plusieurs types de trapèzes non symétriques, certains trapèzes symétriques et débitage de type

Montbani. Cette vision globalisante est localement nuancée par l'auteur qui reconnaît, notamment pour la seconde phase correspondant à l'émergence puis à l'épanouissement du composant "K", l'existence d'un certain nombre de groupes culturels cohérents, contemporains mais distincts les uns des autres. Pour les ensembles aquitains qui nous concernent et par opposition au Tardenoisien (cantonné au Bassin parisien) d'une part et au Castelnozien s.s. d'autre part, S.-K. Kozłowski propose d'identifier ce qu'il appelle "le Groupe du Cuzoul", dont il inscrit résolument les origines dans le fonds sauveterrien local, postulant à son tour pour une continuité culturelle entre les diverses phases évolutives du Mésolithique. Il rejoint en cela les positions exprimées par C. Barrière et J.-G. Rozoy.

5. Le cycle roucadourien

C'est une toute autre logique que privilégie le scénario suivant, qui se prononce au contraire très clairement en faveur d'une rupture radicale entre les industries à triangles et les industries à trapèzes. Se basant essentiellement sur les séries du Martinet et sur celles, encore inédites à ce moment-là, de la Borie del Rey (Blanquefort-sur-Briolance, Lot-et-Garonne) également fouillé par L. Coulonges (Coulonges 1963), J. Roussot-Larroque développe son hypothèse du cycle roucadourien, comprenant une phase pré-roucadourienne à laquelle succède, sans rupture, le Roucadourien proprement dit (Roussot-Larroque 1977, 1985, 1988, 1990). Considérant les ensembles ex-Tardenoisien I et II (pré-Roucadourien) et ex-Tardenoisien III (Roucadourien) de L. Coulonges, R. Lacam et A. Niederlender, qu'elle juge dans la perspective tout à fait novatrice d'un Néolithique ancien en cours de formation, transgressifs par rapport aux ensembles sous-jacents rapportés au Sauveterrien s.s, elle développe un modèle évolutif original, dont le terme supposé correspond au niveau C des fouilles Niederlender / Lacam dans la doline quercinoise de Roucadour (Niederlender, Lacam, Arnal 1965). Remarquablement organisée, cette hypothèse pose néanmoins un certain nombre de problèmes qui excluent catégoriquement, de notre point de vue, une adhésion totale au schéma proposé.

Notons tout de suite que ce n'est pas l'inscription du terme des cultures mésolithiques dans le Roucadourien qui pose problème, bien au contraire, même s'il semble difficile, en l'état actuel de la documentation, d'admettre sans discussion l'hypothèse développée par la suite d'un Néolithique ancien continental totalement déconnecté de la sphère méridionale et, éventuellement, antérieur aux premiers impacts néolithiques enregistrés sur le littoral languedocien (Roussot-Larroque, Thévenin 1984). Malgré ces réserves, qui relèvent en partie d'une autre

discussion, l'apport est ici essentiel, qui mit fin à l'idée, courante depuis les travaux fondateurs de L. Coulonges puis de R. Lacam et A. Niederlender, d'une perduration longue, prolongée parfois jusqu'à l'orée de l'Age du bronze, de ces industries alors qualifiées de "tardenoisiennes" (Barrière 1956 ; Coulonges 1959 ; Cauvin 1971).

Si l'on admet sans peine que le Néolithique ancien constitue, en Aquitaine comme dans les régions voisines, le terme de ces industries mésolithiques, il en va tout autrement pour ce qui est de leur origine supposée étrangère à la tradition sauveterrienne et de leur participation, dès l'apparition des premiers trapèzes, à un processus de néolithisation aboutissant finalement à la constitution du Roucadourien (Barbaza 1993).

La première réserve, couramment avancée et à laquelle nous avions initialement souscrit (Valdeyron 1994), concerne l'homogénéité globale des séries du Martinet sur lesquelles repose essentiellement cette construction. Bien que notre sentiment actuel aille, sur ce point précis, plutôt dans le sens de l'auteur, il est important de les mentionner. Ainsi qu'elle l'a parfaitement relevé à la suite des récents travaux de G. Mazière au Martinet jetant un discrédit important sur la séquence proposée par L. Coulonges (Kervazo, Mazière 1989), les zones explorées par ce dernier étaient localisées très en avant du talus, bien loin des secteurs mis en cause par les analyses sédimentologiques. Il semble donc difficile d'étendre à la totalité du gisement les observations réalisées ponctuellement sur un secteur particulier, qui plus est ignoré des fouilles anciennes. La cohérence d'ensemble des séries du Martinet, qui ne nous semble donc pas devoir être remise formellement en cause, se trouve d'ailleurs confortée par la séquence du Cuzoul de Gramat. Cela n'exclut pas, bien évidemment, la possibilité de mélanges partiels occasionnés par des remaniements localisés. Cette dernière remarque concerne essentiellement en fait le niveau supérieur ex-Tardenoisien III du Martinet, dont les assemblages, remarquablement dessinés par J. Roussot-Larroque, nous semblent pour notre part assez largement contaminés par des pièces appartenant à la fin du Néolithique, voire même plus récentes. Si nous admettons sans peine que les armatures tranchantes de mauvaise facture, les pièces à double biseau type "segment du Bétéy" et les fléchettes à base concave (Roussot-Larroque 1977 : fig. 9) marquent probablement une occupation du site durant une phase ancienne du Néolithique, il nous semble en revanche plus difficile d'admettre la présence simultanée des flèches à pédoncule et ailerons à retouches couvrantes bifaciales, par ailleurs classiquement attestées en contexte Néolithique final (Clottes 1969 ; Fouéré 1994), avec des perdurations notables jusque dans le Bronze ancien-moyen. Notons, au passage, que certaines productions céramiques de la fin du Néolithique et, plus encore, du Bronze ancien et du

Bronze moyen, montrent des caractéristiques technologiques - hétérogénéité de la pâte, dégraissant constitué de gros grains de quartz, montage au colombin avec cassures lisses et concaves - qui les apparentent fortement à certaines productions rapportées au Roucadourien. C'est notamment le cas pour la céramique commune, il est vrai encore mal connue, du Bronze moyen quercinois. Les fragments épais de récipients décorés d'incisions de coups d'ongle retrouvés dans le niveau Bronze moyen du gisement de la grotte des Escabasses à Thémines (Lot), dans un contexte stratigraphique et chronologique parfaitement maîtrisé (Gernigon, Lorblanchet, Valdeyron 1997), sont ainsi très comparables à ceux présents dans le niveau C, néolithique ancien, du gisement voisin de Roucadour (Clottes, Costantini 1982). Concernant certains tessons du Martinet, une remarque similaire a d'ailleurs été faite par R. Joussaume (Joussaume 1986). Les productions céramiques grossières, témoignant d'une technique que l'on suppose mal maîtrisée, ne sont donc pas l'apanage des seuls "Roucadouriens". La présence au Martinet de flèches tranchantes à retouches abruptes et de pièces du Bétéy rendant cependant hautement probable celle d'une occupation durant le Néolithique ancien, rien n'exclut qu'une partie au moins de la céramique puisse effectivement s'y rapporter.

De toutes façons, d'autres éléments viennent contrarier la solidité de la démonstration, au premier rang desquels l'idée que ces séries, notamment celles du Martinet et de La Borie del Rey, même si elles ne sont pas mélangées, sont par contre sûrement partielles, du fait essentiellement d'un tamisage inexistant ou tout au moins très largement insuffisant. Il nous semble, d'un point de vue méthodologique, impossible de mobiliser ainsi, pour mettre en évidence d'éventuelles ruptures (ou d'éventuelles continuités) entre les phases moyennes et récentes ou finales du Mésolithique, des ensembles lithiques recueillis dans des conditions telles qu'elles rendent aléatoires la découverte d'éléments, comme les armatures géométriques triangulaires, sur lesquels pourraient justement se fonder une réelle appréciation des phénomènes considérés. De telles armatures sont d'ailleurs attestées au Cuzoul dans les niveaux II, III et IV, rapportés respectivement au Tardenoisien I et II, comme nous l'avons précédemment souligné. Elles sont également présentes, associées à des trapèzes ou à d'autres armatures larges évoluées, dans des gisements récemment fouillés, comme par exemple sur le gisement lotois de la grotte des Escabasses à Thémines (cf. *infra*) ou du Clos de Poujol dans l'Aveyron (communication orale M. Bobœuf). La même association a été reconnue dans les couches 16 et 15 du gisement de Montclus (Rozoy 1978) puis lors des fouilles récentes à Châteauneuf (Binder 1987), où les triangles de Montclus, passant dans le Castelnovien, ont amené les auteurs à s'interroger sur l'indépendance culturelle des deux ensembles. L'idée d'une

rupture typologique nette séparant le Mésolithique moyen et les stades plus récents, qui serait marquée par l'abandon immédiat des triangles au profit exclusif des diverses armatures larges évoluées, peut donc apparaître sans réel fondement.

La position défendue par J. Roussot-Larroque ne reposait pas cependant sur la seule reconnaissance d'une rupture typologique qui se serait traduite notamment par l'apparition des trapèzes et autres armatures larges se substituant aux triangles marqueurs de la tradition sauveterrienne. Elle intégrait également l'idée d'une rupture technologique majeure, marquée au Martinet par le développement d'un débitage laminaire de qualité - l'hypothèse d'un débitage par pression est même envisagée pour les pièces les mieux venues - perçu comme un élément intrusif totalement novateur : "*au Martinet et à la Borie del Rey, les industries à trapèzes sont transgressives sur les niveaux sauveterriens et ne comportent dès le début que du débitage style Montbani et des armatures trapézoïdales*" (Roussot-Larroque 1985 : 186). Cette assertion nous semble bâtie sur une perception doublement faussée des phénomènes considérés, qui doit cependant être replacée, pour être appréciée à sa juste valeur, dans le contexte d'une technologie des industries lithiques alors encore en cours de développement. D'un côté, elle repose sur une confrontation de séries du Martinet et de la Borie - celles provenant des niveaux sauveterriens et celles des niveaux "*tardenoisien*" - dont les différences qualitatives, lorsqu'elles sont avérées, peuvent être en partie au moins réglées par un fort gradient chronologique, ainsi que cela a déjà été suggéré (Barbaza 1989). A Fontfaurès par exemple, on assiste tout au long de la séquence mésolithique, qui s'étale depuis le stade ancien du Sauveterrien jusqu'à une phase, probablement peu évoluée, du Sauveterrien moyen (Barbaza, Valdeyron *et al.* 1991), à une lente amélioration de la production lamellaire, vraisemblablement obtenue à la pierre tendre voire, pour les lamelles les plus petites, par percussion tangentielle avec un petit galet. La composante laminaire, réduite cependant à quelques pièces, s'inscrit dans les mêmes perspectives technologiques. De toute façon, la perception même de la qualité intrinsèque de ces débitages, lorsqu'elle est appréhendée au travers des seuls produits bruts, est certainement faussée par le fort taux de transformation de ces supports largement impliqués dans la fabrication des armatures, notamment des triangles. Reposant donc en partie sur une perception erronée de la qualité des débitages des phases anciennes et moyennes du Sauveterrien, dont le terme générique de débitage "*type Coincy*" ne donne qu'une vision approximative, l'idée d'une rupture technologique nous semble, à rebours, surestimer celle du débitage des phases finales de ce Mésolithique aquitain. On admet généralement que l'apparition des trapèzes coïncide avec le développement d'un débitage laminaire de qualité, assimilé ou apparenté

au débitage "*type Montbani*", ou à sa variante "*type de Montclus*", marqués par la régularité de produits à deux ou trois pans, aux nervures rectilignes et aux bords bien parallèles. Si ces caractères ont bien été observés dans le Tardenoisien, où ils ne sont pas cependant considérés dans une perspective de rupture par rapport aux phases antérieures, il est vrai mal connues (Rozoy 1971, 1978), s'ils ont été relevés dans le Monclusien à trapèzes qui apparaît, sans solution de continuité culturelle à la suite des ensembles à triangles, à partir de la couche 16 du site éponyme puis dans les couches castelnoviennes du même gisement (Rozoy 1971, 1978), s'ils ont enfin été également reconnus dans le Castelnovien de Châteauneuf où l'intervention de la pression est ponctuellement envisagée (Binder 1987), ils nous semblent par contre nettement plus hypothétiques dans le domaine ici considéré. Les travaux, précurseurs mais malheureusement sans lendemain de B. Albarello (Albarello 1988), avaient déjà débouché sur un diagnostic négatif quant à l'intervention de la pression pour ces débitages de la fin du Mésolithique en "*Agenais, Périgord et Quercy*". Reprenant les arguments de ce dernier chercheur dans le cadre d'une réflexion plus générale, M. Barbaza (Barbaza 1989) en arrivait aux mêmes conclusions.

De notre point de vue, qui reste à confirmer par une observation directe des séries encore disponibles (celles du Cuzoul restent introuvables), l'hypothèse d'une intervention, même ponctuelle, du débitage par pression nous semble totalement à exclure. Il en est de même pour une éventuelle percussion indirecte au punch, dont aucun élément diagnostic ne peut être relevé (Pelegrin 1991). En fait, nous ne sommes même pas convaincu qu'il soit pertinent d'évoquer, dans ce cas précis, une quelconque amélioration du débitage, dans la mesure où rien, dans ce que nous voyons, ne vient conforter une telle appréciation. Bien sûr, il y a les trapèzes et certains d'entre eux sont effectivement réalisés sur des supports que l'on devine de qualité, tronçons de belles lames à deux ou parfois même à trois pans, aux nervures rectilignes et aux bords bien parallèles. Mais si leur qualité est remarquable, ces pièces sont minoritaires, la plupart des trapèzes, comme les autres armatures larges, étant réalisés sur des supports nettement plus irréguliers. Il suffit pour s'en convaincre de regarder avec attention les excellents dessins produits par J. Roussot-Larroque. Cette impression est encore renforcée lorsque l'on considère les outils sur lame du fonds commun ou les pièces brutes de débitage, à peu près absents dans ces mêmes dessins, mais parfaitement représentés dans les publications originales. Que ce soit au Cuzoul (par exemple Lacam, Niederlender, Valois 1944 : 29, fig. 20), ou que ce soit au Martinet ou au Roc Allan (Coulonges 1935 : 20, fig. 11 et 28, fig. 17), l'irrégularité générale de ces supports laminaires est manifeste, excluant toute intervention de la pression et rendant peu probable celle du punch. Le seul élément qui mérite

ici le qualificatif de "*Montbani*" est la retouche irrégulière, formant encoches, portée par certains outils sur lame ou sur lamelle du fonds commun. Quant aux supports les plus réussis, aux lames les mieux venues, leur qualité s'inscrit dans la marge générale de variabilité des productions réalisées en percussion directe à la pierre tendre. Cette position, qui demandera dans le cas particulier de ces assemblages une confirmation par examen direct du matériel, est confortée par les séries du gisement des Escabasses (*cf. infra*).

L'hypothèse du cycle roucadourien, intégrant donc comme postulat de base une rupture nette entre la tradition sauveterrienne et celle qui lui succéderait et inscrivant ces industries de la fin du Mésolithique dans la perspective d'un Néolithique ancien en cours de formation, a trouvé un certain écho parmi les chercheurs travaillant sur la bordure orientale du Massif central, notamment en Limousin (Daugas et Raynal 1988 ; Tardiveau *et al.* 1990). L'accueil le plus favorable a cependant été enregistré en Aveyron, où les positions de G.-B. Arnal, plaçant de manière répétée en faveur de la reconnaissance d'un Néolithique ancien continental précoce (Arnal *et al.* 1988), rejoignent, au moins en partie, celles de J. Roussot-Larroque.

6. Le groupe Cuzoul/Gazel

Le modèle suivant, qui est aussi le dernier, nous amène en Languedoc occidental, où les travaux de J. Guilaine et de son équipe, notamment sur les gisements de Dourgne et de Gazel, ont largement contribué à alimenter le débat portant sur la caractérisation culturelle des groupes de la fin du Mésolithique et des débuts du Néolithique (Barbaza *et al.* 1984).

De la couche 9 à la couche 7, qui couvrent en gros un millénaire entre 5800 et 4900 BC non calibré, le gisement du Roc de Dourgne à Fontanès-de-Sault, dans la Haute-Vallée de l'Aude, montre une évolution peu marquée des assemblages (Guilaine *et al.* 1993), associant pointes à dos ou troncature, rares trapèzes à troncatures toujours rectilignes et armatures trapézoïdales parfois assez originales, pointes triangulaires courtes ou longues, parmi lesquelles se distingue la fameuse pointe de Gazel définie par M. Barbaza (Barbaza 1981, 1989, 1993). Ces industries, qui se développent sur un substrat évoquant le Sauveterrien moyen (couche 10), font largement appel à une matière première locale variée mais d'assez mauvaise qualité, dont la faible aptitude à la taille a pu conditionner, de manière importante, ainsi que cela a été parfaitement noté, l'aspect des débitages et des produits transformés. Ceux-là restent néanmoins tout à fait significatifs et s'inscrivent parfaitement dans la mouvance générale des productions de la fin du Mésolithique, tout en affichant un

certain nombre de caractéristiques propres. Sans que le lien chronologique soit parfaitement établi entre les deux ensembles et bien que des problèmes concernant les choix technologiques persistent (Barbaza 1989 et 1993 ; Briois 1993), la couche 3 et le foyer 5 du gisement de la grotte Gazel à Sallèles-Cabardès (Aude) appartiennent vraisemblablement au même ensemble culturel. Sur ce dernier gisement, les armatures microlithiques, abondantes, sont exclusivement représentées par des pointes de Gazel, à l'exclusion notamment de tout trapèze.

Dans la mouvance des travaux de S.-K. Kozłowski, les auteurs proposent, en reconnaissant un degré de parenté n'excluant pas cependant "*des évolutions régionales quelques peu divergentes*", de rapprocher formellement cet ensemble des séries aquitaines. Le groupe ainsi formé, dénommé "*groupe Gazel-Cuzoul*", se serait constitué "*vers le début du VIII^e millénaire avant le présent*" et procéderait "*du fonds sauveterrien indigène*" (Barbaza 1993). La sur-représentation des pointes de Gazel en Languedoc occidental conduirait à reconnaître, après une phase d'évolution commune, l'existence de "*deux sous-ensembles géographiques*". S'il nous semble intéressant de relever une certaine parenté entre les diverses industries ainsi rassemblées, il ne nous paraît guère possible cependant de l'étendre jusqu'à les confondre dans un seul et même groupe culturel. L'élément diagnostic ici déterminant est la pointe de Gazel, dont l'origine languedocienne ne peut faire de doute et dont on retrouve effectivement quelques exemplaires dans la sphère aquitaine (au Martinet, peut-être au Cuzoul, aux Escabasses, dans le Gers - communication orale J.-P. Cantet - à Buholoup...). Bien qu'emblématique, cette présence en Aquitaine, en réalité très discrète même si certaines convergences typologiques l'apparentent à la pointe du Martinet de J. Roussot-Larroque (ex-pointe bâtarde de R. Lacam et A. Niederlender), ne peut suffire cependant à assurer un tel rapprochement. Elle nous semble juste illustrer l'idée d'une certaine perméabilité culturelle entre les deux sphères, les rares trapèzes du Martinet découverts en Languedoc méditerranéen (station de Saint-Antoine à Caux-et-Sauzens, station d'Aussières à Narbonne) renvoyant, dans l'autre sens, au même phénomène. Le gisement de Buholoup à Montbéraud occupe, dans cette perspective, une position stratégique, à mi-parcours entre les deux zones considérées avec lesquelles il partage à la fois la pointe de Gazel, d'obédience languedocienne, et les trapèzes à grande troncature concave relevant du secteur aquitain (Briois, Vaquer à paraître). A l'inverse, des différences significatives nous semblent pouvoir être relevées : diversité étonnante des pointes à Dourgne, qui tranche avec la monotonie des assemblages aquitains où la pointe triangulaire et la flèche de Montclus sont les seules attestées ; maintien des types à dos ou troncature à Dourgne, alors qu'ils sont absents dans les ensembles plus occidentaux ;

rareté des trapèzes en Languedoc, qui sont présents cependant à Dourgne tout au long de la séquence, bonne représentation en Aquitaine où ils semblent même occuper une place essentielle lors d'une phase initiale ; grandes troncutures toujours rectilignes en Languedoc occidental, mais qui sont fréquemment concaves en Aquitaine, comme par exemple pour le trapèze du Martinet ; absence (peut-être due aux matériaux et à la relative indigence du débitage laminaire ?) des lames et lamelles à retouche Montbani en Languedoc occidental, alors qu'elles occupent une place essentielle dans le fonds commun des séries aquitaines.

Nous sommes en revanche totalement d'accord avec M. Barbaza lorsqu'il propose de ne pas intégrer ces industries du Languedoc occidental dans la sphère castelnoise s.s., même s'il n'est pas question, comme le souligne l'auteur, de "*rejeter toute idée de contact*" avec "*le Languedoc oriental et la Provence au cours de cette même période*" (Barbaza 1993). Les arguments avancés - débitage réellement peu laminaire, grandes troncutures des trapèzes et des pointes triangulaires rectilignes, importance numérique des pointes de Gazel - nous paraissent tout à fait recevables et fondent les bases d'une différenciation raisonnée des industries recueillies dans ces divers secteurs.

7. Le gisement de la grotte des Escabasses : les fondements d'un nouveau modèle ?

La grotte des Escabasses à Thémines est située sur les marges orientales du Causse de Gramat. Elle s'ouvre au fond d'une doline peu profonde en perçant un banc calcaire légèrement incliné, suivant en cela un dispositif maintes fois répété dans la région. Le gisement archéologique proprement dit est constitué par la galerie d'entrée de la cavité, longue d'environ 25 m et prolongée à l'extérieur par un auvent rocheux formant abri. Révélée par M. Lorblanchet, la séquence s'étale depuis le Solutréen jusqu'au début de l'Age du fer, avec des occupations mésolithiques rapportées au Montclusien (couche 6 de nos propres travaux dans le secteur porche) et à une phase finale du Mésolithique (couche 5) dont la présence n'a été reconnue qu'en 1994, lors de la reprise des travaux (Valdeyron à paraître).

Ces industries de la fin du Mésolithique proviennent d'épandages successifs cohérents associant, sur quelques centimètres d'épaisseur, pièces lithiques assez abondantes, nombreux fragments de faune parmi lesquels dominant les restes de cervidés, passées plus ou moins cendreuse ou plus ou moins charbonneuses contenant de petites boulettes d'argile cuite correspondant à des

vidanges de foyers. Une certaine organisation des nappes successives semble perceptible, avec une localisation exclusive des structures de combustion conservées dans le secteur situé au débouché immédiat de la galerie d'entrée, alors que le matériel se concentre préférentiellement dans les zones périphériques, les raccords entre les deux étant d'ailleurs le plus souvent impossibles à faire. Sans exclure la possibilité de mélanges ou de remaniements localisés, les conditions précédemment décrites nous semblent garantir, au moins à une certaine échelle de perception, l'homogénéité des ensembles ici considérés.

A première vue, les matières premières utilisées sont les mêmes que celles reconnues pour les ensembles mésolithiques sous-jacents, même s'il n'est pas impossible que quelques différences de détails existent dans la part respective de l'une ou l'autre des diverses catégories identifiées (à ce jour, le jaspé de l'infra-Lias n'a pas été retrouvé, par exemple). Les études en cours, confiées à P. Chalard, ne suggèrent donc pas pour l'instant de changements notables - qui pourraient être perçus en terme de rupture - en ce qui concerne l'origine des matières premières siliceuses. Le débitage, réalisé au moins en partie sur le site, est orienté vers la production de produits allongés : lamelles, tout à fait comparables à celles de la couche 6, mais également lames qui, présentes de manière circonstancielle dans les ensembles plus profonds, constituent ici une composante remarquable. Les pièces à deux pans, relativement courtes et parfois corticales, dominant largement. Les nervures ne sont pas franchement rectilignes et les bords sont faiblement parallèles (fig. 1). L'étude technologique de ces lames se heurte à un nombre d'individus encore insuffisant et à l'absence (temporaire ?) de remontage significatif. Les caractères relevés permettent d'exclure cependant l'intervention de la pression, technique qui aurait introduit une rupture technologique importante par rapport aux lamelles dont le mode d'obtention reste identique à celui reconnu dans les ensembles sous-jacents. Ils orientent plutôt le diagnostic, comme pour les lamelles, vers l'usage de la pierre tendre, ainsi que le suggèrent notamment les profils peu arqués des produits, l'aspect systématiquement lisse des talons, le bulbe relativement marqué et très souvent esquillé.

L'outillage de pierre se caractérise par un assemblage associant une composante que l'on pourrait dire classique, qui s'inscrit dans le prolongement de la tradition sauveterrienne telle qu'elle est parfaitement inscrite dans les niveaux sous-jacents et une composante plus novatrice, qui introduit des types d'outils peu ou pas représentés dans les industries montclusiennes de la couche 6. Cette dualité se manifeste systématiquement et il n'est pas un secteur de la fouille où la "montée" de la couche 5 ne se soit immédiatement marquée par l'association simultanée de ces deux éléments. Au titre des outils déjà attestés

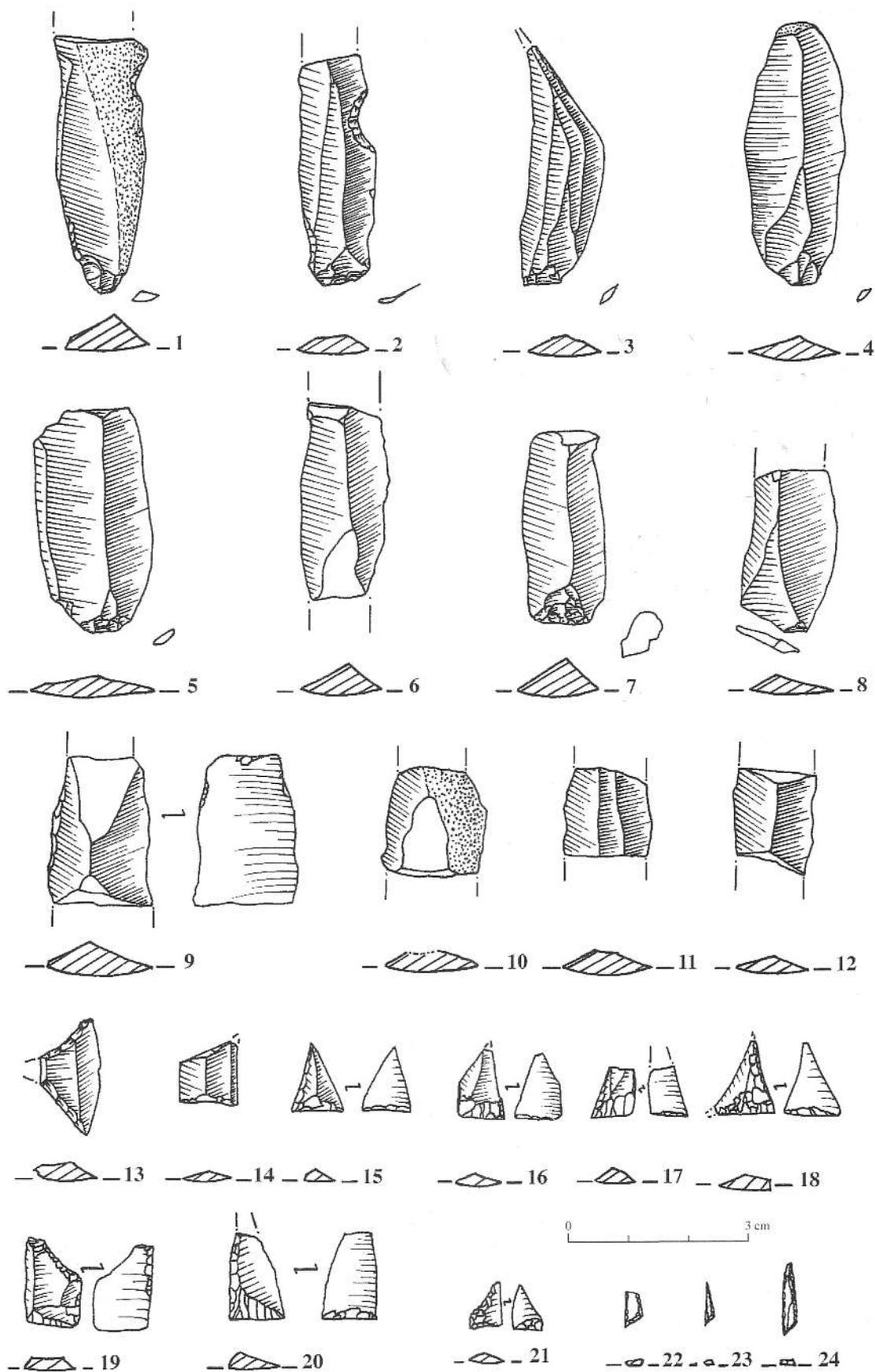


Fig. 1 : la grotte des Escabasses (Thémines, Lot). Industrie de la couche 5, Mésolithique final.

dans les ensembles sous-jacents, il convient surtout de relever la présence des armatures géométriques triangulaires, presque exclusivement représentées par des triangles de Montclus ou des pièces apparentées. Ces éléments, tous microlithiques, montrent une très nette tendance à l'hypermicrolithisation, les pièces entières les plus petites ne dépassant pas 5 mm ! Elles sont accompagnées par des lamelles ou fragments de lamelles étroites à bord abattu, dont certains peuvent être en fait des triangles, qui prolongent pareillement la tradition montclusienne. Parmi les armatures, la nouveauté vient des trapèzes (représentés seulement en fait par deux exemplaires, dont un est asymétrique), des pointes triangulaires longues ou courtes à base retouchée par retouches directes semi-abruptes et retouches inverses rasantes (pointes du Martinet) et, surtout, des flèches de Montclus, dont près de cinquante exemplaires ont été recueillis à ce jour. Une unique pointe de Gazel complète cette panoplie, le caractère "exotique" de cette pièce étant d'ailleurs souligné par la nature allochtone du matériau qui semble être une cinérite. L'outillage du fonds commun, qui enregistre également à sa façon la perdurance de la tradition sauveterrienne au travers de l'outillage léger sur lamelle ou sur éclat mince déjà présent en couche 6, se renouvelle cependant en intégrant une composante laminaire à base de lames ou tronçons de lames à retouches irrégulières formant parfois encoches, à rapprocher des lames et lamelles à retouche Montbani de J.-G. Rozoy.

Un outillage osseux, peu abondant et surtout peu diversifié, puisqu'il se limite pour l'instant à quelques fragments de poinçon en os, accompagne cette industrie lithique. Le travail du bois de cerf, qui n'a laissé de traces que sous la forme de déchets, semble cependant avoir été pratiqué avec une certaine ampleur. Quelques vestiges céramiques ont bien été retrouvés, généralement au contact immédiat de la couche 5 et de la couche 4, mais ils sont manifestement intrusifs et leurs caractéristiques permettent de les rapprocher sans peine des productions présentes dans les niveaux du Néolithique récent immédiatement sus-jacents.

Ces industries nous semblent pouvoir être rattachées, compte tenu de la discrétion des trapèzes et de la part prépondérante dévolue aux flèches de Montclus, à un stade ultime du Mésolithique. L'absence de vestiges céramiques qui seraient associés de manière incontestable aux industries de pierre, l'absence également de tout indice se rapportant à la pratique d'une économie de production, celle enfin des armatures tranchantes à retouches abruptes et des pièces à double-biseau (triangle ou segment du Bety) excluent au contraire le Néolithique ancien. Les perdurances relevées par rapport aux ensembles montclusiens, qui concernent l'origine des matières premières, la technologie des débitages et les gammes

d'outils, inscrivent manifestement ces industries dans le prolongement de la tradition sauveterrienne. En l'absence, provisoire, de datations radiométriques, une position centrée autour de la seconde moitié du VI^e millénaire cal. BC peut être envisagée, à titre d'hypothèse.

8. Conclusion

Alors que les phases anciennes et moyennes du Mésolithique se caractérisent, dans le Sud de la France, par une belle homogénéité culturelle marquant le plein dynamisme de la tradition sauveterrienne, les phases plus récentes connaissent donc une diversité nettement plus affirmée qui explique, dans une certaine mesure, la diversité des modèles élaborés pour en rendre compte.

L'examen combiné des différents scénarios proposés jusqu'ici et de la documentation sur laquelle ils reposent nous incite, pour notre part, à rejeter toute vision privilégiant l'idée de rupture interne pour la séquence mésolithique. L'hypothèse du cycle roucadourien nous semble donc devoir être définitivement abandonnée. D'autre part, et sans nier la possibilité d'influences languedociennes, les assemblages mésolithiques aquitains nous paraissent montrer une indépendance relativement forte par rapport à cette sphère orientale. Dès lors, l'existence d'un groupe Gazel/Cuzoul unissant formellement ces deux secteurs ne nous paraît pas davantage pouvoir être retenue.

Nous serions en revanche tenté d'accorder un certain crédit au schéma élaboré par R. Lacam et A. Niederlender à partir du Cuzoul et du Martinet, schéma qui s'inscrit dans la continuité et dont la cohérence d'ensemble peut trouver des confirmations extra-régionales.

Sur cette base, et en tenant compte à la fois de l'absence de changement technologique majeur et de la très probable perdurance des armatures géométriques triangulaires jusque dans les phases ultimes du Mésolithique des Escabasses, il nous semble souhaitable de réhabiliter l'idée d'un Sauveterrien récent (= Sauveterrien à trapèzes nombreux) et, au delà, d'introduire celle d'un Sauveterrien final (= Sauveterrien à armatures larges évoluées majoritaires). Ce découpage en deux phases, qui admettrait éventuellement des scissions intermédiaires, traduit dans notre esprit une évolution graduelle de ces assemblages dont la diversité semble déjà marquée dès la phase initiale, avec la présence simultanée de trapèzes à troncature rectiligne, souvent asymétriques, et de pièces, trapèzes (à grande troncature plus ou moins concave) ou pointes triangulaires, à retouches rasantes inverses partant de la petite troncature (trapèzes puis pointes du Martinet) ou rasantes directes partant de la grande troncature (certaines pointes du Martinet, les

pièces apparentées aux pointes de Gazel). L'évolution serait donc quantitative et intégrerait, selon une logique qu'il conviendra de préciser, les flèches de Montclus, dont la sur-représentation aux Escabasses pourrait marquer un stade ultime vraisemblablement influencé par les

groupes néolithiques contemporains. La validation du modèle, dont la fragilité actuelle ne nous échappe pas, supposera une parfaite maîtrise du cadre chronologique et des caractères technologiques des productions lithiques.

Bibliographie

ALBARELLO (B.) 1988 —

Monographie fonctionnaliste : le microlithique dans le Mésolithique récent-final de l'Agenais-Périgord-Quercy. Doctorat de l'Université de Paris X, 479 p.

ARNAL (G.-B.), BOBCEUF (M.), FONTAN (P.) 1988 —

Mésolithique et Néolithique dans les massifs méridionaux. In *Mésolithique et néolithisation en France et dans les régions limitrophes*. Actes du 113^e Congrès national des Sociétés Savantes, Strasbourg, 1988, Paris, 1991, éditions du C.T.H.S., p. 77-85, 4 fig.

BARBAZA (M.) 1981 —

Recherches sur l'Épipaléolithique en Languedoc et en Catalogne. Doctorat de troisième cycle, E.H.E.S.S., Toulouse, 2 tomes, 448 p.

BARBAZA (M.) 1989 —

Cultures et sociétés au Paléolithique terminal, au Mésolithique et au début du Néolithique ancien dans le Sud-Ouest de l'Europe. Mémoire d'Habilitation, Toulouse, 3 tomes, 1192 p. : 910 p. dactylographiées, 282 fig.

BARBAZA (M.) 1993 —

Technologie et culture du Mésolithique moyen au Néolithique ancien dans les Pyrénées de l'Est. In J. Guilaine et al. "Dourgne, Derniers chasseurs-collecteurs et premiers éleveurs de la Haute-Vallée de l'Aude", p. 425-441.

BARBAZA (M.), GUILAINE (J.), VAQUER (J.) 1984 —

Fondements chrono-culturels du Mésolithique en Languedoc occidental. *L'Anthropologie*, t. 88, n°3, p. 345-365.

BARBAZA (M.), VALDEYRON (N.) et al. 1991 —

Fontfaurès en Quercy. Contribution à l'étude du Sauveterrien. Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, n°11, 271 p.

BARRIERE (C.) 1956 —

Les civilisations tardenoisennes en Europe occidentale. Editions Brière, Bordeaux et Paris, 439 p., 135 fig., 6 cartes.

BARRIERE (C.) 1973 et 1974 —

Rouffignac : l'archéologie. *Travaux de l'Institut d'Art Préhistorique*, Toulouse, t. XV, p. 62-160, 52 fig.; t. XVI, p. 3-47, 14 fig., t. XVII, p. 3-83, 84 fig.

BINDER (D.) 1987 —

Le Néolithique ancien provençal, typologie et technologie des outillages lithiques. XXIV supplément à *Gallia-Préhistoire*, Edition du C.N.R.S., 205 p.

BRIOSIS (F.) 1993 —

L'utilisation des matières premières lithiques taillées du Roc de Dourgne. In Guilaine J. et al., 1993, *Dourgne. Derniers chasseurs-collecteurs et premiers éleveurs de la Haute-Vallée de l'Aude*. Centre d'Anthropologie des Sociétés rurales, Toulouse, p. 249-261.

BRIOSIS (F.), VAQUER (J.)

à paraître — L'abri de Buholoup. De l'Épipaléolithique au Néolithique ancien dans le piedmont central des Pyrénées. *Actes de la table-ronde de Sauveterre*, oct. 1995.

CAUVIN (M.-C.) 1971 —

Les industries postglaciaires du Périgord jusqu'au début de l'Age du Bronze. Paris, Maisonneuve, 476 p., 225 fig.

CLOTTES (J.) 1969 —

Le Lot préhistorique. *Bulletin de la société des Etudes Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, t. XC, 3-4, 1 vol., 285 p., 46 fig.

CLOTTES (J.), COSTANTINI (G.)

1982 — Les civilisations néolithiques dans les Causses, in *Préhistoire de Midi-Pyrénées*, D.R.A.P. Midi-Pyrénées, C.R.D.P. de Toulouse, 1982, p. 105-115.

COULONGES (L.) 1935 —

Les gisements préhistoriques de Sauveterre-la-Lémance. Archives de l'IPH, Mémoire 14, 55 p., 24 fig., VI planches.

COULONGES (L.) 1959 —

Le Sauveterrien du Sud-Ouest de la France et nos classifications. *Bulletin de la Société d'Etudes et Recherches*

préhistoriques et Institut pratique de Préhistoire des Eyzies, 9, 7 p., 1 fig.

COULONGES (L.) 1963 —

Magdalénien et Périgordien post-glaciaire, la grotte de la Borie del Rey (Lot-et-Garonne). *Gallia Préhistoire*, tome VI, p. 1-29.

DAUGAS (J.-P.), RAYNAL (J.-P.) 1988 —

L'homme et les volcans : Mésolithique et néolithisation dans le Massif central français. 113^e Congrès national des sociétés Savantes, Strasbourg, Mésolithique et Néolithisation, C.T.H.S., p. 127-146.

FOUERE (P.) 1994 —

Les industries en silex dans le nord du Bassin aquitain entre Néolithique moyen et Campaniforme. Approche méthodologique, significations culturelles de l'économie des matières premières, du débitage et des produits retouchés. Thèse de doctorat nouveau régime, Bordeaux, 3 tomes.

GERNIGON (K.), LORBLANCHET (M.), VALDEYRON (N.) 1997 —

Le gisement de la grotte des Escabasses (Thémènes, Lot) et la Préhistoire récente en Quercy. *Préhistoire du Sud-Ouest*, Nouvelles Etudes n° 4, 2, p. 143-169.

GUILAINE (J.) et al. 1993 —

Dourgne. Derniers chasseurs-collecteurs et premiers éleveurs de la Haute-Vallée de l'Aude. Centre d'Anthropologie des Sociétés rurales, Toulouse, 498 p.

JOUSSAUME (R.) 1986 —

La néolithisation du Centre-Ouest. In : Demoule J.-P. et Guilaine J. (dir.), *Le Néolithique de la France*. Picard, Paris, p. 161-179.

KERVASO (B.), MAZIERE (G.) 1989 —

Le gisement du Martinet à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t.86, n°9, p. 263-265, 2 fig.

KOZLOWSKI (S.-K.) 1973 —

Introduction to the History of Europe in early Holocene, in *The Mesolithic in Europe*, Varsovie, p. 331-366.

- KOZLOWSKI (S.-K.) 1976** — Les courants interculturels dans le Mésolithique de l'Europe occidentale. *Les civilisations du 8^e au 5^e millénaire avant notre ère en Europe*. Colloque XIX, U.I.S.P.P., p. 135-160, 4 fig.
- KOZLOWSKI (S.-K.) 1980** — *Atlas of the Mesolithic in Europe (first generation map)*. Warsaw University Press, Warsaw, 211 p.
- LACAM (R.), NIEDERLENDER (A.), VALOIS (H.) 1944** — *Le gisement mésolithique du Cuzoul de Gramat*. Archives de l'IPH, mémoire 21, 92 p., 44 fig., VIII planches.
- MARCHAND (G.) 1997** — *La Néolithisation de l'Ouest de la France : caractérisation des industries lithiques*. Mémoire de doctorat nouveau régime, Université Paris I, 2 tomes, 580 p. dactylographiées, 147 pl.
- NIEDERLENDER (A.), LACAM (R.), ARNAL (J.) 1965** — Le gisement néolithique de Roucadour ; 3^e supplément à *Gallia Préhistoire*, Paris, C.N.R.S., 206 p.
- OCTOBON 1921** — *La question tardenoisienne, Aperçu général de l'état actuel de la question en France*. Association française pour l'Avancement des Sciences, 45^e session, Rouen, p. 879-885.
- OCTOBON 1926** — La question tardenoisienne (suite), *bull. de la Société Préhistorique française*, tome 23, n^o9-10, p. 205-222.
- PELEGRIN (J.) 1991** — Sur une recherche technique expérimentale des techniques de débitage laminaire. Actes du colloque international "Expérimentation en archéologie : bilan et perspectives". Archéodrome de Beaune, collection Archéologie aujourd'hui, éditions Errance, p. 118-128.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) 1977** — Néolithisation et Néolithique ancien d'Aquitaine. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 74, Etudes et travaux, fasc. 2, p. 559-581.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) 1985** — Sauveterre et après..., in *La signification culturelle des industries lithiques*. Actes du colloque de Liège, 3 au 7 oct. 1984, Marcel Otte éd., BAR 239, p. 170-202.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) 1988** — Le cycle roucadourien et la mise en place des industries lithiques du Néolithique ancien dans le Sud de la France. In : Kozlowki J.-K. et S.-K. (Dir.), *Chipped Stone Industries of the Early farming Cultures in Europe* ; Archaeologia Interregionalis, p. 449-519.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) 1990** — Le mystère du Lot (suite). Roucadour et le Roucadourien. In : J. Guilaine et X. Gutherz (Dir.), *Autour de Jean Arnal. Montpellier : Recherches sur les premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, p. 55-100.
- ROUSSOT-LARROQUE (J.) THEVENIN (A.) 1984** — Composantes méridionales et centreuropéennes dans la dynamique de néolithisation en France : rapport de synthèse. In : *Influences méridionales dans l'Est et le Centre-Est de la France au Néolithique*. Actes du colloque interrégional sur le Néolithique, Le Puy-en-Velay, 1981, Cahier n^o1, p. 109-147.
- ROZOY (J.-G.) 1971** — Tardenoisien et Sauveterrien. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 68, Etudes et travaux, fasc.1, p. 345-374.
- ROZOY (J.-G.) 1978** — *Les Derniers chasseurs*. *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise* (n^o spécial juin), 3 tomes, 1256 p., 259 pl., 80 tabl.
- TARDIVEAU (D.), VUAILLAT (D.), EVIN (J.), RICHARD (H.) 1990** — Recherches archéologiques dans les Monts de Blond (Haute-Vienne). Apports chronologiques. Notes préliminaires. 1. L'abri des Fées (Cieux). *Revue archéologique du Centre de la France*, t. 29, fasc.2, p. 173-176.
- VALDEYRON (N.) 1994** — *Le Sauveterrien : cultures et sociétés mésolithiques dans la France du sud durant le X^e et le IX^e millénaire BP*. Mémoire de doctorat nouveau régime, UTM, Toulouse, 2 vol., 584 p., 141 fig., 1 carte h.t.
- VALDEYRON (N.) à paraître** — Le gisement de la grotte des Escabasses à Thémines (Lot) et la séquence mésolithique en Aquitaine. Actes du colloque international de Besançon, *Les derniers chasseurs cueilleurs en Europe occidentale*, Besançon, octobre 1998.